

langue ḥimyarite elle-même, qui se parlait surtout dans les montagnes du sud-ouest du Yémen, a été supplantée par l'arabe; c'est ainsi que son article défini, *hn-* dans le poème de Qāniya et *an-* dans les petits textes cités par les auteurs islamiques, a été remplacé par l'arabe *al-*. Cependant, le substrat ḥimyarite se signale par quelques survivances, notamment l'accompli en *-k*.

On remarquera enfin que les Ethiopiens, qui sont intervenus à plusieurs reprises en Arabie du Sud et ont occupé durablement la partie méridionale de la plaine côtière, ont transmis aux dialectes de cette dernière région le terme de *minbar* (évolué en *mimbaru* et variantes : c. 129), qui désigne un lit élevé avec dossier ou un berceau; *minbar* se rattache à la racine éthiopienne NBR, « s'asseoir ».

La présentation de cet atlas représente un travail long et minutieux au cours duquel l'attention du cartographe a été parfois défaillante : si on examine les cartes point par point pour les confronter et obtenir ainsi une information plus structurée et plus précise, on est parfois en présence de contradictions, de symboles inexpliqués, intervertis, de légendes sans référence, de points manquants ... Ainsi, pour ne donner que quelques exemples, les cartes 10 et 11 ne sont pas conciliables : sur l'aire où *sūq* > *sōq* (c. 10), on trouve en réalité (c. 11) *sōq* et *sawq*; et, plus grave, en quelques points tels que 8, 10, 97, on peut hésiter entre *sōq* (c. 10) et *sūq* (c. 11), formes abstraites qui, à la lecture de la carte 1, s'avèrent être concrètement des formes en *g* en 8 et 10 et *q* en 97. A la carte 156, le symbole situé près de 3 et 4 n'est pas expliqué. La légende de la carte 54 comporte la forme *humhawḷakkah* avec un symbole qui n'apparaît pas sur la carte. A la carte 142, la légende a confondu les hachures verticales et horizontales : l'avant-dernier symbole est à lire avec des hachures horizontales.

Nous regrettons par ailleurs que l'auteur n'ait pas donné à son tableau des signes phonétiques (p. 11) toute la précision nécessaire au lecteur. Les quelques défauts matériels de l'ouvrage sont cependant compensés largement par l'intérêt des données représentées. Quant à la grande multiplicité des systèmes linguistiques du Nord-Yémen que l'on voit transparaître, elle donnera sans doute lieu à une présentation plus structurée dans les volumes suivants.

Marie-Claude SIMEONE-SENELLE, Christian ROBIN,  
Antoine LONNET  
(C.N.R.S., Paris et Aix-en-Provence)

*La littérature aljamiado-morisque : hybridisme linguistique et univers discursif* (Les actes de la première table ronde du C.I.E.M. sur ---). Tunis, Publications du Centre de Recherches en Bibliothéconomie et Sciences de l'Information, N° 13, 1986. In-8°, 140 + 158 (trad. arabe) p.

Dans le cadre du Centre International d'Etudes Morisques (C.I.E.M.) a été organisée en 1984, à Tunis, une table ronde sur la littérature aljamiado-morisque. Les actes de cette réunion ont été publiés en 1986; ils comprennent diverses communications en espagnol, français ou anglais, toutes avec leur traduction en langue arabe. Ces communications peuvent être classées en deux groupes bien distincts : le premier est consacré à la linguistique proprement dite de

cette langue hybride par définition, le second à l'étude de textes rédigés dans une des diverses variétés de cet idiome.

Cinq communications forment le premier groupe; la première du volume, due à Mohamed Negib ben Jemia, sous le titre « *Lenguas moriscas y aljamía calco* », explique ce qu'est l'*aljamía* et montre l'importance des écrits morisques tant comme documents linguistiques que comme documents historiques. L'usage de plus en plus restreint de la langue arabe, à mesure qu'avancait la *Reconquista*, et surtout après 1492, provoqua un système d'écriture bâtard, la rédaction des diverses langues ou dialectes romans de la péninsule ibérique en caractères arabes; c'est ce qu'on appela *aljamía*, العجمية, réaction d'une minorité qui voulait conserver son identité et refusait l'assimilation. Pour transmettre les textes coraniques et ceux des prières musulmanes, ont été utilisées certaines langues vernaculaires de la péninsule, en les calquant sur l'arabe même du point de vue syntaxique, et en les reproduisant en caractères arabes : c'est l'*aljamía calco*. M. Ben Jemia, d'après un manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, donne divers exemples de cette « langue », de ses *calcos* et de ses néologismes variés.

Les textes de la littérature *aljamiada* utilisent — ce que fait remarquer M. Hossain Buzineb — la totalité des signes de l'alphabet arabe, ceux-ci étant traités comme les caractères latins; par ailleurs, les morisques ayant utilisé plusieurs lettres de l'alphabet arabe pour rendre un même son en espagnol, la translittération des textes en *aljamía* est rendue très difficile puisque nous ignorons la prononciation réelle des morisques : c'est le sujet de la communication de Alvaro Galmes de Fuentes.

S'ils écrivaient en *aljamía*, quel langage utilisaient les morisques? Reinhold Kontzi, dans « La polyglossie chez les morisques », essaie de résoudre cette difficulté. Les morisques de Castille et d'Aragon au XVI<sup>e</sup> siècle ne savaient plus l'arabe. Ceux de ce dernier royaume, qu'étudie plus particulièrement l'auteur, parlaient aussi bien l'aragonais (surtout dans les zones rurales) que le « jargon morisque »; en outre, et comme les vieux chrétiens, ils se servaient du castillan devenu la langue officielle. Quant à l'arabe, il n'était plus considéré que comme une langue « vénérée » ou utilisée dans les textes à contenu magique. A noter que les copistes eux-mêmes ne comprenaient plus très bien ce qu'ils écrivaient en caractères arabes.

Ce n'est qu'au XVI<sup>e</sup> siècle, constatent Mercedes Sanchez Alvarez et Antonio Vespertino Rodriguez (« Algunas observaciones sobre la lengua de los moriscos »), qu'apparaît l'*aljamía*, conséquence des conversions forcées et de la clandestinité nécessaire pour concerver une identité islamique.

Dans le second groupe de communications sont présentés divers textes littéraires morisques. Tout d'abord Mikel de Epalza étudie un manuscrit de la Bibliothèque de l'Escorial, provenant d'Aragon : écrit en 976/1568 par l'imam de la mosquée d'Agrea, à la fois en arabe et en *aljamía*, ce document contient des textes islamiques sur la vie de Jésus, profondément anti-chrétiens. Deux calendriers morisques, l'un en caractères arabes, conservé à la British Library, l'autre en caractères latins, sauf les mots الله et محمد, provenant des archives du palais épiscopal de Cuenca, sont présentés par Léonard Patrich Harvey, avec l'étude des termes employés comme *pascua* pour 'id, et *Noche de los candiles*, pour le jour de la naissance du Prophète.

Deux textes importants sont analysés en partie. Tout d'abord dans une communication de Mlle Maria Teresa Narvaez sur « El Mancebo de Arévalo », qui fait suite à celle que l'auteur

avait présentée au 2<sup>e</sup> symposium international du C.I.E.M. Dans ces deux communications, Mlle Narvaez étudie la *Tafçira*, l'un des ouvrages de cet écrivain morisque. Dans celle qui nous intéresse ici, il s'agit du passage de cette œuvre qui traite de « Jesus y María », présentés sous un aspect plus chrétien que musulman; il est vraisemblable que le Mancebo a utilisé des traditions orales et les évangiles apocryphes en plus de la tradition coranique. Le second document étudié par Juan Goytisolo et Luce Lopez Baralt, a été rédigé en castillan en 1609 par un morisque réfugié à Tunis : il s'agit d'un recueil de textes variés dont un traité religieux totalement musulman, de citations de poètes du Siècle d'Or, et enfin des impressions de son auteur sur son arrivée en Tunisie où il dut réapprendre l'arabe car il était totalement hispanisé, et s'intégrer à une culture islamo-arabe, nouvelle pour lui.

Bien que très différentes, toutes ces communications se complètent heureusement et constituent un volume très cohérent sur ce curieux support culturel qu'était l'*aljamía*, moyen de communication et moyen de protection d'une minorité ethnique et religieuse qui n'avait plus sa place dans la péninsule ibérique.

Chantal de la VÉRONNE  
(C.N.R.S., Paris)

Al-Bašīr IBN SALĀMA, *Naẓariyyat al-taʿlīm al-iqāʿī fī 'l-fuṣṣḥā*, Tunis, al-Dār al-Tūnisiyya li'l-našr, 1984. 21 × 13,5 cm., 107 p.

On a quelque scrupule à rendre compte de ce petit ouvrage (qui comporte en réalité 75 petites pages imprimées, équivalant à une quarantaine de pages de format usuel) car l'auteur déclare lui-même qu'il n'a aucune prétention scientifique, et qu'il s'agit plutôt de l'exposé de réflexions et d'intuitions qui sont les siennes depuis une quinzaine d'années, et qu'il faudra confirmer par des recherches précises (p. 12 et *passim*). L'idée de départ ne manque pourtant pas de séduction : les quelques auteurs véritablement créateurs en prose arabe littéraire (les noms les plus cités sont Ibn al-Muqaffa', al-Ġāhiz, Ibn Rašīq, Ibn Ḥaldūn, Ṭāhā Ḥusayn), qui ont sauvé la *fuṣṣḥā* d'une sclérose mortelle (dont elle est encore aujourd'hui menacée) et ont su l'adapter aux besoins de leurs époques respectives, ont pu le faire en « nourrissant », pourrait-on traduire, leur phrase de leurs dialectes respectifs, et cela du point de vue du « rythme » (dialectes dont il est dit incidemment — p. 74 — qu'ils seraient issus de la *fuṣṣḥā*). Cet apport serait en même temps, si l'on comprend bien, ce qui ferait la « persanité » d'un Ibn al-Muqaffa' ou l'« égyptianité » d'un Ṭāhā Ḥusayn.

On reste malheureusement complètement sur sa faim quant à l'argumentation et quant aux exemples concrets. De longues digressions, d'ordres divers, ne nous sont pas épargnées; c'est le dernier chapitre, et en particulier les p. 94-101, qui est censé illustrer avec un peu plus de précision la thèse de l'auteur qui s'appuie sur une analyse prosodique de l'arabe empruntée à Muḥammad al-'Ayyāšī (référence p. 92 note 33). Mais là encore la démonstration tourne court et les quelques exemples donnés au cours du livre (y compris les considérations de Ṭāhā Ḥusayn — deux fois citées, mais sans référence précise — tentant de mettre en relation des rythmes prosodiques et des rythmes rhétoriques) sont rien moins que convaincants : on ne peut bien